

ROGER MARTIN DU GARD

JOURNAL

III

1937-1949

TEXTES AUTOBIOGRAPHIQUES

1950-1958

ÉDITION ÉTABLIE,
PRÉSENTÉE ET ANNOTÉE
PAR CLAUDE SICARD

nrf

GALLIMARD

AVERTISSEMENT

Comme nous l'avons annoncé dans l'avertissement du tome II, le lecteur trouvera dans ce troisième et dernier volume à la fois le texte du *Journal* de Roger Martin du Gard, de 1937 à la mort de sa femme, en 1949. — « *Je voudrais bien marquer la cassure de la mort d'Hélène, et qu'on dise : " Il n'écrivit plus, il erra à la dérive... " »* —, et des " textes autobiographiques " choisis par nous et qui constituent, pour les années 1950 à 1958, un épilogue semblable, dans sa forme, au prologue du tome I. Ce faisant, nous nous conformons strictement à la volonté de l'auteur qui, joignant à des notes éparses des lettres écartées de sa " correspondance générale », avait souhaité que son éditeur éventuel pût réaliser, en amont et en aval du *Journal*, deux ensembles, dissymétriques en volume mais également importants à ses yeux : il pensait laisser ainsi l'image de sa " courbe " entière. S'étonner que reçoivent même traitement le *Journal* proprement dit et des fragments de lettres, c'est oublier que, pour Martin du Gard, il est deux sortes de " correspondances " : les plus nombreuses, variées, pittoresques, spirituelles, spontanées en apparence, trouvent place dans une édition spécifique ; elles supposent un interlocuteur dont on guette les réactions, elles postulent un véritable *échange*. Mais d'autres lettres, celles-là même que Martin du Gard préserve d'une publication générale, ont quasiment perdu leur statut de " correspondance " : elles s'adressent à l'intime, à l'ami, perçu comme un *alter ego* objectif, catalyseur de la confiance. Gustave Valmont, Pierre Margaritis, Marcel de Coppet jusqu'en 1929 ont joué ce rôle. Pendant les dernières années, Marcel et Marie-Louise Martin du Gard, Marie Rougier surtout permettent au solitaire de faire le point

Journal, III

sur lui-même et sur son œuvre, d'utiliser l'écriture comme instrument de sa lucidité et sauvegarde de sa raison : les textes qu'il leur envoie sont, à cet égard, le substitut d'un journal.

On trouvera également, dans cette dernière partie, d'autres documents — fiches, notes, extraits de lettres... — qui éclairent jusqu'à la fin les préoccupations historiques, politiques, littéraires de celui qui, en 1950, disait à son frère vouloir "*rester soi-même, et continuer à vivre*". Placées, comme il l'écrit à Marcel de Coppet en mars 1958, dans "*l'optique de la mort*", les dernières années de Martin du Gard en acquièrent dépouillement, tonalité grave et forte, exemplaire dignité.

Depuis le premier volume, nos principes d'édition sont restés les mêmes : nous les avons exposés aux pages xxix-xxx du tome I auxquelles le lecteur voudra bien se reporter.

Les aides amicales nous sont aussi demeurées fidèles tout au long de cette entreprise, soutenue dès l'origine par Marie Rougier et le Professeur Roger Froment. Que tous ceux qui, dans la famille du romancier, dans notre propre famille, à la Bibliothèque nationale, aux Éditions Gallimard, nous ont apporté leur collaboration soient assurés de notre vive reconnaissance.

CLAUDE SICARD

JOURNAL, III

1937-1949

1937

JANVIER 1937, À ROME, SEUL

1^{er} janvier 1937, Rome.

Hélène est repartie pour Nice le 28, après un séjour d'une quinzaine. En partie, parce qu'elle avait envie d'être seule quelque temps ; en partie, pour me donner plus de liberté et de solitude ; en partie, pour alléger les frais et me permettre de prolonger mon séjour.

Dans ce genre d'abnégation, elle est incomparable.

Et il est vrai que j'ai besoin d'être seul, quelque temps. Si cordial que soit notre accord dans la vie commune, et particulièrement au cours de ce petit voyage ensemble, notre vie à Nice, à l'étroit dans ce petit appartement, isolés du reste du monde, et sans aucune relation, nous emprisonne terriblement l'un près de l'autre ; et il arrive des moments où nous avons, l'un et l'autre, le besoin de prendre un peu de champ.

J'ai fait mon bilan, comme chaque année. 1936 : fin des *Thibault*. 1936 : un printemps qui aura creusé entre Hélène et moi une fissure grave.

Mais je n'ai pas le cœur à m'étendre sur tout cela. Et je profite d'être en pleine vie vagabonde pour oublier ce retour dans le récent passé.

Il a fait tout ce jour, un temps exceptionnellement gris et pluvieux. Ne sachant trop que faire de moi par ce jour de fête, j'ai eu

l'idée saugrenue d'aller promener ma solitude à Ostie. C'était sinistre. La plage déserte, sous une petite pluie fine, les grands baraquements des bains absolument vides et clos, la Méditerranée glauque et morveuse et courroucée comme l'océan, un sable noir pareil à de la cendre humide.

Je retiens seulement une impression très forte que j'ai eue, au bout de la jetée, seul, en pleine mer : combien l'endroit serait propice au suicide. J'y ai rêvé, un bon moment, en palpant mon revolver au fond de ma poche. Sans aucune envie d'en finir aujourd'hui. Mais en me disant : « Ici, il me semble que ce serait relativement facile. Loin de la France, loin de tout. Descendre ces quelques marches qui me mettraient au ras du flot, sans parapet. Me tenir sur le bord, le dos tourné à la mer, lever la main jusqu'à la tempe, et crac ! tomber, inconscient, dans l'eau, qui m'achèverait. Pas trente secondes en tout, pour que cette chose à faire, cette chose qu'il faudra fatalement faire un jour : mourir, soit faite, sans souffrance. »



À MARCEL DE COPPET

Rome, 15 janvier 1937.

Mon cher vieux,

Je pense bien souvent à toi. D'abord parce que nous avons si souvent voyagé ensemble, si souvent vadrouillé à la découverte d'une ville nouvelle, pour en délimiter l'atmosphère, le charme spécial, que je t'associe tout naturellement à mes flâneries dans Rome. Ensuite parce que je jouis de deux biens qui sont sans prix ! et que tu ne connaîtras plus avant longtemps : un *loisir* total dans un *anonymat* absolu ! Et de cela, je jouis d'une façon presque morbide. Car, à certaines heures, malgré tout, la solitude me pèse un peu ; eh bien, je ne me décide pas à signaler ma présence aux divers amis que j'ai à Rome, et que j'aime beaucoup pourtant, comme la maman Soukhoutine (Tatiana Tolstoï) et Moravia, le jeune romancier italien que j'ai connu à Pontigny, et bien d'autres. Je savoure ma liberté et mon *incognito* jusque dans ce qu'ils ont d'un peu rude. D'ailleurs, ces heures dont je parle sont fort rares ; et je vis des jours entiers dans un état de béatitude oisive qui me fait comprendre le chemineau qui préfère les vieilles croûtes et la liberté à tout engagement, à tout confort.

J'ai d'ailleurs fait des relations. Des relations de restaurant. Je dîne en général dans une modeste *trattoria* fréquentée par des gens

de théâtre, des journalistes. Beaucoup parlent le français et me font parfois place à leur table. On a compris que je ne voulais pas me nommer, et on m'appelle, je ne sais pourquoi — mes lunettes, peut-être —, « *il professore franchese* ». D'autre part, j'ai fait connaissance d'un vieux marquis dilettante, qui possède un Michel-Ange ; et d'un vieux Russe blanc, exilé à Rome. J'interroge le plus que je peux, les gens, la rue, la ville, les journaux (que j'arrive à lire à peu près couramment matin et soir). J'ai déjà un tas d'idées à moi sur ce pays, et sur son régime. (Mais je me méfie d'une aussi élémentaire documentation.) Je ne puis entreprendre de te parler de tout ça. Je te dirai seulement que je ne crois pas à une volonté de guerre européenne chez Mussolini. J'en ai collectionné diverses preuves. La plus frappante pour moi est l'état de calme politique dans lequel il maintient son peuple. Un homme qui penserait à jeter son peuple dans une guerre entretiendrait une fièvre d'inquiétude qui lui permettrait, le jour venu, d'avoir son peuple avec lui dans une aventure. C'est ce que fait Hitler. Ici, non. Bien sûr, je ne dis pas que le peuple italien ne pourrait pas être chauffé à blanc. Je dis seulement qu'il ne l'est pas ; qu'il en est très loin ; qu'on s'applique au contraire à le laisser vivre, faire des projets, à le rassurer ; et qu'il faudrait bien des semaines de manœuvres de presse avant d'avoir ce peuple en mains pour le faire consentir à une guerre européenne. Je dis même que l'état d'angoisse, d'incertitude, qui règne en France et que la presse entretient, même celle de gauche, rend le peuple français actuellement bien plus prêt que le peuple italien à se laisser mobiliser. La campagne d'Éthiopie a été populaire parce que, en somme, cela a été fait par l'armée, sans mobilisation de la population. Il en serait tout autrement s'il s'agissait d'une mobilisation générale.

Il est d'ailleurs absolument impossible de faire comprendre à n'importe quel Italien, fût-il le plus libéral, fût-il le moins fasciste pourquoi la conquête éthiopienne a soulevé l'opinion anglaise et française. Absolument impossible. Aucun de nos arguments ne porte. Ils ne voient qu'une chose : « La France et l'Angleterre en ont fait autant. Leur indignation est donc pure hypocrisie de gens bien pourvus. » Le peuple est tenu tellement loin de toute idéologie genre S. D. N., qu'on ne parvient pas à se faire comprendre. Ils rient et refusent totalement de croire que l'opinion occidentale a pu être sincèrement indignée de voir employés, pour la colonisation, des moyens de force, qui sont les seuls possibles, les seuls légitimes, et que les nations occidentales n'ont cessé d'employer elles-mêmes pour se tailler leur empire colonial.

L'amitié italo-allemande est purement politique, et de surface. Il y a une profonde et latente antipathie du peuple italien pour la race

allemande. Au contraire, et malgré de récentes déceptions, il y a un fond secret et solide de sympathie pour la France. Et il est bien vrai que l'Italie et la France sont des « sœurs latines ». Ce cliché correspond à une indiscutable réalité, sentie par tous. Comme je l'ai écrit à Christiane, un Français n'est pas dépaysé à Rome. Il y est chez lui. Formation, goûts, visions du monde, sont communs. Tout : les mœurs, la façon de penser et de vivre, de sourire et d'être sérieux.

Tout ça est passionnant.

Je ne sais quand je reviendrai à Nice. Je ne me décide pas à fixer une date de départ. J'économise le plus que je peux pour faire durer le plaisir. Les exemples de prix que je vous ai donnés vous ont montré que c'est facile de vivre ici à bon compte. Exemple : je viens de déjeuner (debout, il est vrai ; mais dans une rôtisserie très propre et où l'on mange sur des étagères de marbre). J'ai dépensé trois livres trente (ce qui fait environ quatre francs) et pour ce prix j'ai eu deux croquettes de riz, une friture de goujons, une purée de pommes, deux mandarines et un verre de vin rouge délicieux. Le tout excellent, servi chaud !

Où ce papier vous rejoindra-t-il ? À tout hasard, je l'expédie par la voie des airs, comme le précédent.

Et je vous embrasse tous.

R.



Rome, 15 janvier 1937.

Rome. Ses mœurs. Ses bas-fonds. Mon enquête auprès de quelques Italiens rencontrés quotidiennement dans la *trattoria* où je prends mes repas.

Les hauteurs de la vie spirituelle, l'amitié de Gide, le travail — ou bien la plongée dans les bas-fonds. Dans le monde actuel, je ne trouve guère de saveur qu'à ces deux sortes d'atmosphères extrêmes. Ailleurs, on étouffe de médiocrité. Les deux refuges de la « poésie »... Les deux seuls climats où l'on sent la vie battre dans les artères.

ROGER MARTIN DU GARD

Journal III

1937-1949

Textes autobiographiques

1950-1958

Ce dernier volume du *Journal* commence l'année du prix Nobel de littérature et s'achève à la mort d'Hélène Martin du Gard, la compagne du romancier depuis quarante-trois ans. Rayonnement d'une œuvre et détresse d'une vie d'homme qui, sur le plan de l'histoire, a vu pour la seconde fois s'écrouler dans l'horreur ses idéaux de justice et de paix.

Livre des bilans dénués de complaisance : Martin du Gard se juge ici, et juge ses contemporains et les générations nouvelles : Jules Romains, André Gide, Georges Duhamel, Jean Schlumberger, et aussi Montherlant, Malraux, Camus, Sartre enfin qui, en 1945, lui paraît condamner sans appel toute la production antérieure.

Livre du vieillissement, de la sagesse pragmatique, de l'accoutumance à la mort, dont rendent bien compte *Le Lieutenant-Colonel de Maumort*, qui s'édifie peu à peu et que son auteur accepte de laisser inachevé, et les textes autobiographiques de 1950 à 1958, rassemblés par la volonté de Martin du Gard. Chroniques privées, ces documents fourmillent de vues pertinentes sur la fin de la Quatrième République, le retour du Général de Gaulle au pouvoir, les troubles en Algérie... Jusque dans les dernières semaines de sa vie recluse, déchirée par les dissensions familiales, Roger Martin du Gard n'a pas cessé d'être présent au monde, attentif à sa misère, inquiet de son devenir.

C'est là ce qui donne son prix à un *Journal* aussi éloigné des complaisances narcissiques, des poses satisfaites que des déclarations pontifiantes : tour à tour amusée, irritée, indignée, la voix de Roger Martin du Gard éveille toujours en nous de fraternelles résonances.

Claude Sicard est professeur à l'Université de Toulouse-le-Mirail. Auteur d'une thèse sur La Formation littéraire de Roger Martin du Gard (Lille III, 1973 ; Champion, 1976), il a notamment publié la Correspondance Jacques Copeau - Roger Martin du Gard (2 vol., Gallimard, 1972), le Journal de Jacques Copeau (2 vol., Seghers, 1991), la Correspondance Alain-Fournier - Madame Simone (Fayard, 1992) et le Journal I et II de Roger Martin du Gard (Gallimard, 1992-1993).



9 782070 734269



93-XI A 73426 ISBN 2-07-073426-9

380 FF tc